

McGill ont étudié la chimie, enfin 6 à l'école normale Jacques-Cartier et 25 à l'école normale Laval ont reçu des leçons d'histoire naturelle. On voit par là que l'étude des hautes sciences a été poussée aussi loin qu'on pouvait l'exiger d'institutions de ce genre encore à leur début. L'histoire sainte et l'histoire du Canada ont été enseignées dans les trois écoles; l'histoire ancienne et l'histoire d'Angleterre l'ont été à l'école McGill, et l'histoire de France et l'histoire générale, à l'école Jacques-Cartier. On a donné des leçons d'agriculture théorique à l'école McGill et des leçons d'horticulture pratique et de botanique à l'école Laval. Le dessin linéaire et la musique vocale ont été enseignés à tous les élèves des trois écoles, le dessin et la musique instrumentale ont aussi occupé avec succès un grand nombre d'élèves dans chacune d'elles. Quelques cahiers de dessin des élèves institutrices de l'école McGill et de l'école Laval font preuve de progrès vraiment remarquables.

À l'école normale Jacques-Cartier, un gymnase complet a fourni à tous les élèves l'occasion non seulement de prendre un exercice salutaire, mais encore de se mettre en mesure de répandre dans le pays le goût de l'éducation physique. Dans cette école il a été aussi établi des cours publics assez assidument fréquentés par la jeunesse de Montréal et qui ont permis aux élèves de s'habituer par la lecture de leurs compes-rendus, à porter la parole en public. Des cabinets de physique assez complets (quoique nécessairement ils aient dû être formés avec le plus d'économie possible) ont été installés dans chaque école et les élèves dans plusieurs séances publiques ont montré une certaine habileté dans les démonstrations et les expériences. Dès que les deniers mis à ma disposition me le permettront, il sera bien à propos d'y ajouter un petit musée d'histoire naturelle. En attendant, des tableaux et des planches et quelques échantillons peu nombreux ont permis d'inculquer aux élèves certaines notions élémentaires et indispensables.

Les trois institutions sont également munies de cartes géographiques, de globes, planétaires, tableaux noirs, tableaux pour leçons de chose, etc. Les écoles McGill et Laval auraient besoin de bibliothèques beaucoup plus considérables que celles qu'elles possèdent aujourd'hui. Quoique celle de l'école Jacques-Cartier soit aussi peu nombreuse, les élèves ont accès, avec de certaines restrictions, à la bibliothèque du Département de l'Instruction publique, qui se trouve dans le même édifice. Cette collection, qui est aussi ouverte aux professeurs des autres écoles normales, aux fonctionnaires du Département et même à toutes les personnes, qui font des études sérieuses, s'élève maintenant grâce, en grande partie, aux dons que j'ai reçus, à plus de 3000 volumes.

Il est à désirer que l'on érige le plus promptement possible des édifices convenables pour les deux écoles Laval et Jacques-Cartier. L'école McGill est parfaitement installée dans l'ancien *High-School* qui a été réparé avec tout le soin possible, et les appartements spacieux qui y sont destinés aux écoles-modèles donnent à cette institution une source importante de revenus. Outre que les pensionnats de garçons des deux autres écoles sont beaucoup trop à l'étroit dans les vieux édifices qu'ils occupent, les salles des écoles-modèles ne permettent d'y admettre qu'un nombre d'élèves bien restreint; tandis que des centaines d'enfants, dont les parents sont en état de payer la rétribution mensuelle, ont demandé à y être admis.

On trouvera à la fin de l'appendice B un état des dépenses des trois écoles et de leurs revenus; la balance en mains de £780 sur la subvention totale au 31 décembre 1857 sera certainement absorbée par l'excédent des dépenses de l'année 1858 sur les revenus.

J'ai visité fréquemment ces importantes institutions dont j'augure tant de bien, et je n'ai eu qu'à me féliciter de mes rapports avec MM. les Directeurs et avec MM. les professeurs. Partout, j'ai trouvé chaque fois, des progrès remarquables, une grande attention à suivre le règlement général et les règlements qui ont été publiés dans mon rapport de l'année dernière, et chez les élèves cette bonne tenue, ce bon esprit, qui sont les marques évidentes du succès. Les travaux de MM. les directeurs, leur zèle, leurs efforts presque surhumains ne sauraient être l'objet de trop d'éloges. L'école Laval a perdu vers la fin de l'année scolaire son digne Principal, Monsieur Horan, nommé évêque de Kingston. Son habile successeur, M. Langevin, dans son rapport, rend au dévouement et à l'énergique initiative de ce prélat distingué, un hommage qui ne fait que confirmer l'opinion unanime des vastes districts, auxquels il a rendu de si importants services.

En résumé les nouvelles écoles normales sont évidemment en voie d'opérer tout le bien qu'on peut en attendre, pourvu que les municipalités scolaires, d'un côté apprécient le fruit de leurs travaux, de la manière que j'ai indiquée, et que d'un autre côté la Législature ne leur refuse pas les moyens pécuniaires nécessaires à leur développement. Si l'une ou l'autre chose arrivait, il faudrait

désespérer de l'avenir de l'Instruction publique dans le Bas-Canada. Toutes les parties du pays cependant ont prouvé de la manière la plus évidente qu'elles comprennent l'importance de ces nouvelles institutions, car je ne dois pas oublier de dire en terminant que presque tous les comtés du Bas-Canada, même les plus éloignés, ont été représentés dans les écoles normales par des sujets dont quelques-uns, y ont même été envoyés à l'aide des secours généreux des amis de l'éducation dans certaines localités.

(A. Continuer.)

Revue Bibliographique.

Theory and practice of teaching, or the motives and methods of good School-Keeping, par M. David V. Page, A. M., 1 vol. in-8, New-York, 1856.

On ne saurait se le dissimuler, l'art de l'enseignement est encore ignoré d'un grand nombre d'instituteurs dans le Bas-Canada. L'école existe; la population et le gouvernement font de grands sacrifices pour son soutien et nous comprenons qu'elle doit désormais exister toujours; mais son organisation interne est défectueuse et on n'y a vu que rarement de bonnes méthodes d'Instruction. Pour qu'un instituteur remplisse convenablement ses devoirs, l'expérience seule, basée sur d'anciennes routines plus ou moins perfectionnées, ne suffit pas; et cette expérience, une souvent à la meilleure volonté du monde, ne l'empêche pas de faire de nombreux écarts. Quelque grande enfin que soit l'intelligence qu'il possède, elle finira tôt ou tard par être en désarroi, s'il se sert à soi-même et de conseil et de guide.

Les écoles normales peuvent, il est vrai, lui rendre d'importants services. Mais les soins du foyer domestique, s'il est marié, et, dans bien des cas, d'énormes distances à parcourir et la pauvreté, l'empêchent d'en suivre les cours. Quelques livres, du genre de ceux que nous analysons, seraient bien ce dont il aurait besoin; mais ses ressources sont, la plupart du temps, bien limitées, et ces livres sont coûteux. Il ne lui reste donc plus que le *Journal*, qu'il se procurera soit des commissaires d'école à qui il est transmis, soit moyennant une légère contribution à portée de ses moyens. Il ne peut se déplacer; mais le *Journal* ira le trouver et lui portera d'utiles avis que nous recueillons pour lui partout où les a répandus la sagesse. En les multipliant, nous courons peut-être le risque de tomber dans des redites; mais un précepte salutaire, quelque répété qu'il soit, n'est jamais hors de propos et doit toujours être favorablement accueilli.

M. Dupanloup et M. Barrau nous ont d'abord donné les leurs; un auteur justement apprécié, M. D. Page, nous offre aujourd'hui les siens. Le lecteur va voir qu'ils méritent d'être écoutés.

Tout ce livre, depuis le premier jusqu'au dernier feuillet, n'est qu'une série de conseils utiles aux instituteurs sur l'art d'enseigner. C'est expressément pour eux que l'auteur l'a composé, et afin, dit-il, de donner plus de relief à leur noble profession. Il ne s'est pas assigné d'autre but. En le compilant, il a beaucoup emprunté à autrui; son expérience seule ne lui a pas dicté les avis qu'il donne, et, après avoir travaillé durant vingt ans, et comme précepteur de l'enfance, soit comme principal dans une des premières institutions littéraires de son pays, il croit que les richesses d'un nouveau genre qu'il a acquises peuvent profiter à ceux qui se dévouent à l'éducation des enfants, et il les leur offre sous la forme du livre que nous allons essayer de faire connaître.

Voici, d'abord, à quels indices celui qui se réserve à ce genre de vie peut reconnaître s'il y est réellement destiné: si le gain qu'il va faire n'a qu'un intérêt secondaire à ses yeux; si ce qu'il veut, avant tout, est que ceux qu'il doit enseigner retirent le plus d'avantages possibles de ses leçons; si l'âme humaine est pour lui l'objet du plus profond respect, et s'il tremble en songeant à la responsabilité qu'il assume en voulant l'élever; si la rétribution qu'on lui accorde n'égale pas, selon lui, le plaisir qu'il éprouve en songeant qu'il fait le bien; s'il reconnaît l'œuvre divine dans chacun des enfants confiés à ses soins, et s'il brûle du désir de développer en eux les nobles facultés qui, lorsqu'elles ont atteint leur perfection, font de l'homme la plus parfaite créature de Dieu; il peut, sans crainte d'errer, se livrer à son penchant: il sera un excellent instituteur.

La responsabilité qui pèse sur l'instituteur est immense: en se chargeant d'instruire et d'élever un enfant, il lui tient lieu de père; et les devoirs d'un père envers son fils sont de ceux avec lesquels on ne transige jamais.

L'instituteur est, en quelque sorte, responsable de la santé de son élève. C'est un fait bien établi que beaucoup d'affections sérieuses,